

Atelier d'écriture au Conservatoire de Verviers

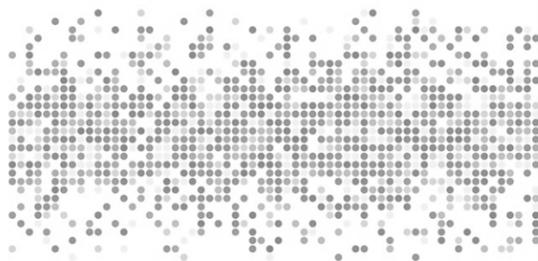
Autrices et auteurs

Vincent
Anne-Marie
Zeynep
Christine
Brigitte
Michaël
Jeanine
Bernadette
Pascale

Accueil :

L'hiver est bien là, mais la chaleur de la salle A3 du Conservatoire nous attendait, imperturbable avec son mur rose.

Après avoir voyagé dans la question du rapport entre centre et marge, dans l'espace urbain, dans les mots et les histoires des livres, la proposition de ce vendredi était d'explorer la question de la langue. Et d'ailleurs, existe-t-elle vraiment au singulier ?



*Au XIX^{ème} siècle, les romantiques allemands proposèrent une très belle comparaison en inventant ou en réinventant la linguistique, c'est-à-dire, l'art de traiter les langues. Ils disaient qu'une langue est comme un filet qu'on jette sur le monde, et selon les mailles du filet, l'endroit où on le jette, la manière de le jeter et de le relever, il remonte différents poissons. Une langue est ce qui ramène certains poissons, un certain type de monde.
(B. Cassin - Ce que peuvent les mots)*



Les langues, objets de désirs ou de frustrations, se mélangent plus ou moins, elles sont tapies en nous. Nous profitons de l'occasion de la métaphore pour les figurer sous la forme d'un tapis, un tapis de langues, comme une mosaïque d'univers dans lesquels chacun fait sa route. L'idée de voyage n'est pas loin.

Atelier : La langue, porte ou barrière ?

Déroulé de l'atelier

Quand on pense aux langues, on est tout de suite projeté dans des univers, des villes, des paysages, des manières de dire, de faire, des plats particuliers, des chants. Un univers multidimensionnel, entre histoires avec un petit h et grande Histoire, entre liberté et domination, entre poésie et rationalité...

Dans la multiplicité des langues du monde, il y en a qui naissent et d'autres qui meurent

On dit que la Belgique est le pays qui sait manier l'art du compromis. Peut-être est-ce parce qu'on y parle 3 langues...

Notre voyage du jour s'est fait entre nos langues et d'autres, en toute humilité.

3 pistes de réflexion :

- L'entre-deux
- Ce que la langue peut ou ne peut pas dire
- Voyage en Langues : ce qui est là, ce qui est à prendre

Temps 1 : Les langues qu'on porte en soi

Il y a des langues que l'on porte en soi, celles que l'on parle, celles qu'on a entendues et que l'on ne parle pas forcément, ou que l'on ne parle plus, celles que l'on aime entendre ou pas, celles que l'on aimerait apprendre...

Consigne

Individuellement, on fait la liste des langues que l'on porte en soi. Celles que l'on parle, celle qu'on a appris un jour sans forcément pratiquer, celles que l'on aimerait bien apprendre...
On partage cette liste.

Consigne

Avec le matériel à disposition, craies grasses ou crayons de couleur, chacun représente son tapis de langues en repartant de sa liste perso.
Chaque langue a sa place dans ce tapis, on est attentif à celle qu'on leur donne, plus ou moins grande, et à la position de l'une par rapport à l'autre.

Source

Barbara Cassin – Ce que peuvent les mots

Il faut au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une.

Temps 2 : Traduttore – traditore ?

On porte très souvent plusieurs langues en soi. Elles sont une palette de nuances supplémentaires à disposition pour dire le monde. Dans ce second temps de l'atelier, nous explorons ce qui se passe dans le voyage d'une langue à l'autre. Qu'est-ce qui « fait porte » ? qu'est-ce qui reste barrière ?

Pour quoi traduire ?

Nous avons dit :

Pour garder le sens
 Pour trouver des mots correspondant à des images, des sons
 Pour communiquer
 Pour transmettre des images, des sensations, essayer d'être fidèle à une pensée, à ce qui est dit
 Pour essayer d'être au plus proche, on ne veut pas changer le sens
 Mais pourtant, on sent une nécessité de s'adapter, on interprète
 Une traduction n'est pas l'autre, cela dépend du but, et à qui/quoi elle va servir.

Pour faire concrètement ce voyage entre les langues, on s'essaye à traduire des poèmes.

Consigne

Dans un portefeuille d'extraits, on choisit le poème qui nous appelle et que l'on traduit dans une des langues que l'on porte en soi, qu'on la maîtrise ou non ! (on peut utiliser Google en cas d'extrême nécessité). On partagera nos traductions (donc il s'agira de lire dans les langues que nous aurons choisies).



La mer secrète

Jules Supervielle

*Quand nul ne la regarde,
 La mer n'est plus la mer,
 Elle est ce que nous sommes
 Lorsque nul ne nous voit.
 Elle a d'autres poissons,
 D'autres vagues aussi.
 C'est la mer pour la mer
 Et pour ceux qui en rêvent
 Comme je fais ici.*

De stille zee

Brigitte

Als niemand naar haar toe kijkt
 Is de zee niet meer de zee
 Zij is wat wij zijn
 Als niemand ons kan zien
 Zij heeft anderen vissen,
 Anderen golven ook
 Het is de zee voor de zee
 En voor degene die ervan dromen
 Zoals ik hier ben aan te doen

La mer s'crèt'

Pascale

Quand y'a plus un pet de monde qui la mire
 La mer ça n'est plus ça
 La mer c'est comme toi et moi et tous les aut'
 Quand y'a pas un chat qui nous r'garde
 La mer elle a dans son ventre, plein d'autres bêt' qui frétilent
 Des aut' vagues aussi
 C'est la mer rin que pour elle, tu vois ?
 Mais bon sang d'bois, pas seulement
 Et pour vous aut' aussi qui dormez avec plein des images dans l'caqu'lon
 Tout comme je fais moi quand je sieste



Interprétation de Bernadette de La mer secrète en Farfalu, langue non transcritible par manque de police de caractère... pour le moment.



Traduction en italien du poème de Forrough Farrokhzad

Parlo dal fondo della notte
 Parlo dal fondo del buio
 E parlo dal fondo della notte

Se vieni da me amore mio
 Porta mi la luce e un finestrino
 Che così guardo la gente
 Dalla stradina felice

Pascale

Cadeau

Forrough Farrokhzad

*Je parle du fond de la nuit
 Je parle du fond de l'obscurité
 Et je parle du fond de la nuit*

*Si tu viens chez moi mon amour
 Apporte-moi la lumière et une lucarne
 Pour que je regarde la foule
 De la ruelle heureuse*

Traduction en anglais du poème de Forrough Farrokhzad

I speak from the top of the night
 I speak from the bottom of the dark
 And I speak from the bottom of the night

If you come to me my love
 Bring me a light and a window
 So I could look at the crowd
 In the happy street

Michaël

Traduction interprétée du poème de Forough Farrokhzad

Je parle du fond de la nuit, enfin, je ne parle pas, je pense.
En fait, j'essaie de panser une plaie d'une solitude, en franchissant de temps en temps, un premier pas.
De pas en pas, qui m'amène à des rencontres.
J'ai soif, soif d'échanges comme un troupeau qui se rassemble pour s'abreuver.
Voyage à temps partiel. Temps pour prendre soin de soi et des autres.
Si tu viens chez moi, ma rencontre d'un jour, apporte-moi la lumière et une lucarne pour voir le monde extérieur.

Vincent

Traduction en wallon francisé à l'orthographe quasi phonétique du poème de Maurice Carême Le chat et le soleil

Lu tchèt ouvri ses ouyes
Lu soleil intra d'vin
Lu tchèt ferma ses ouyes
Lu soleil n'sin n'alla nin

Volà poqwé al nut
Quand lu tchèt mouss fou
D'ji veu d'vin l'nut
Deux bohnèts d'soleil

Michaël

Le chat et le soleil Maurice Carême

Le chat ouvrit les yeux,
Le soleil y entra.
Le chat ferma les yeux,
Le soleil y resta.

Voilà pourquoi, le soir,
Quand le chat se réveille,
J'aperçois dans le noir,
Deux morceaux de soleil.

Traduction en allemand du poème de Maurice Carême : Le chat et le soleil

Die Katze und die Sonne

Die Katze öffnete die Augen
Die Sonne ging hinein
Die Katze schloß die Augen
Die Sonne blieb still

Darum, Abends,
Wenn die Katze auf wacht
Sehe ich im Dunkel
Zwei Stücke Sonne scheinen

Brigitte



Traduction en turque du poème de Maurice Carême : Le chat et le soleil

Kedi ve günes

Kedi gözlerini acti
Günes girdi gözlerine
Günes içinde kaldı

Onun için aksamları
Kedi uyanınca
Karanlıkta iki tane günes görüyorum

Zeynep

Table rase

Farah Chamma

Prenez tout ce que je sais.
Prenez tout ce que je sais et jetez le dans le Nil comme la mère de Moïse a fait.
Ne me demandez pas d'où je viens, ni où je suis née. Ne cherchez pas à savoir ce qui est écrit sur mes papiers.
Je ne suis personne.
Une âme perdue, un simple esprit nomadisé.
Je suis la langue sans maître, sans rime.
Je suis l'arabe, le persan, le latin, le germanique.
Je suis la langue non maîtrisée.

Traduction en turque du poème de Farah Chamma : Table rase

Bos masa

Bütün bildiklerimi alin
Bütün bildiklerimi alin ve Nil nehirine atin, Moisin annesi yaptigi gibi
Nerde geldigimi sormayin, nerde dogdugumuda Kimligimde ne yazdigini arastirmayin
Ben kimseyim
Kaybolmus bir ruh, elekçi ruhum
Ben öğretilmiş bir dilim
Ben arapçayim, parsim, latince ve almançayim
Ben alismamis bir dilim

Zeynep



Saisir l'instant

Esther Granek

Saisir l'instant tel une fleur
Qu'on insère entre deux feuillets
Et rien n'existe avant après
Dans la suite infinie des heures.
Saisir l'instant.

Saisir l'instant. S'y réfugier.
Et s'en repaître. En rêver.
À cette épave s'accrocher
Le mettre à l'éternel présent.
Saisir l'instant.

Saisir l'instant. Construire un monde.

Se répéter que lui seul compte
Et que le reste est complément.
S'en nourrir inlassablement.
Saisir l'instant.

Saisir l'instant tel un bouquet
Et de sa fraîcheur s'imprégner.
Et de ses couleurs se gaver.

Ah ! combien riche alors j'étais !
Saisir l'instant

Saisir l'instant à peine né
Et le bercer comme un enfant.
A quel moment ai-je cessé ?
Pourquoi ne puis-je...

Je traduis dans ma langue : Saisir l'instant

Oh... Combien j'aime la nature
que ce soit une balade
ou dans mon jardin.
Je me gave et m'imprègne
de ses senteurs, couleurs, d'une extrême beauté.
Je suis calme et sereine.
C'est une énorme richesse que d'en prendre conscience
et savoir apprécier chaque instant.

Anne-Marie

Dans cet exercice de traduction, nous nous sommes questionnés :

Dans quel texte je vais me retrouver ?
Est-ce qu'on peut divaguer ?
Quelle langue je choisis ?
A quel endroit je vais m'écarter, et jusqu'où ?
Quel texte me donne du plaisir ?
Quel texte m'interpelle ?
Comment je peux rendre quelque chose du poème ?
Est-ce qu'on peut mélanger les langues ?

Temps 3 : Le colloque

Nous imaginons que nous sommes poètes, écrivains ou écrivains, philologues ou philosophes, nous arpentons la langue. Étant donné notre expérience en traduction, de poèmes notamment 🤔, nous sommes invités à un colloque qui a pour titre « De la traduction... », colloque organisé par Barbara Cassin à l'occasion de la sortie de son livre après plus de trente ans d'exploration entre les langues « Ce que peuvent les mots »

Consigne

Nous lisons différents documents en duos :

Des extraits de ce qu'on dit des femmes en apprentissage du français dans l'association Inforfemmes d'Anderlecht, un extrait d'Akira Mizubayashi (*Une langue venue d'ailleurs*), un extrait de Nilima Changkakoti (*Poétique du malentendu*), un extrait de Barbara Cassin (*Les intraduisibles*), un extrait d'Edouard Glissant (*L'imaginaire des langues*), un extrait de Kaoutar Harchi (*Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne*).

Nous soulignons quelques éléments que nous nous partageons, et nous prenons des notes au vol.

Quelques notes

Les marges, zones intermédiaires.

Une langue ensemencée. Verticalité versus horizontalité et vice versa.

Archipelisation des langues.

Explorer la diversité.

Mes enfants me demandent de parler en langue en...

Langue racine, langue rizhome.

Les langues vont être apprises parce qu'on les aimera.

Pensée intuitive.

Les intraduisibles (liberté - liberi - liberty - freedom - frei heit)

Droit d'entrer sur le territoire de l'autre en prenant une position d'étranger.

Petit à petit.

Comprendre que c'est possible.

Sentiment d'étrangeté.

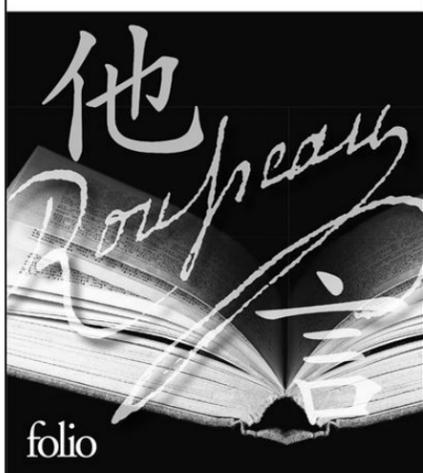


Consigne

On imagine que l'auteur de l'ouvrage ou de l'article a participé au colloque « De la traduction... » qui vient de se terminer. Chacun dit le nom de l'auteur du livre qu'on vient de recevoir.

On écrit au nom de cet auteur à l'un ou l'autre participant (auteurs cités) à un autre auteur, autrice, présent ou non au colloque, de qui on a éventuellement lu un dernier ouvrage, ou que l'on a lu il y a plus longtemps... On écrit à propos d'une question autour de la langue qui lui tient à cœur.

Akira Mizubayashi Une langue venue d'ailleurs



Questionnement

A partir de quel moment peut-t-on dire que nous maîtrisons une langue ?

Qu'elle devient notre seconde langue maternelle ?

Peut-on avoir deux langues maternelles ?

Une langue maternelle c'est celle avec laquelle on compte spontanément, celle avec laquelle on jure spontanément et celle avec laquelle on dit "je t'aime".

Ça doit être la langue avec laquelle on ressent des émotions.

Celle qui nous lie à notre enfance, à nos premiers mots, à notre communauté, notre culture et notre histoire.

Quand on est ancré dans deux cultures et que notre communauté est interculturelle, notre histoire du pays d'accueil fait partie de nous, comment faire la différence ?

Comment savoir laquelle mettre sur les formulaires ?

Zeynep

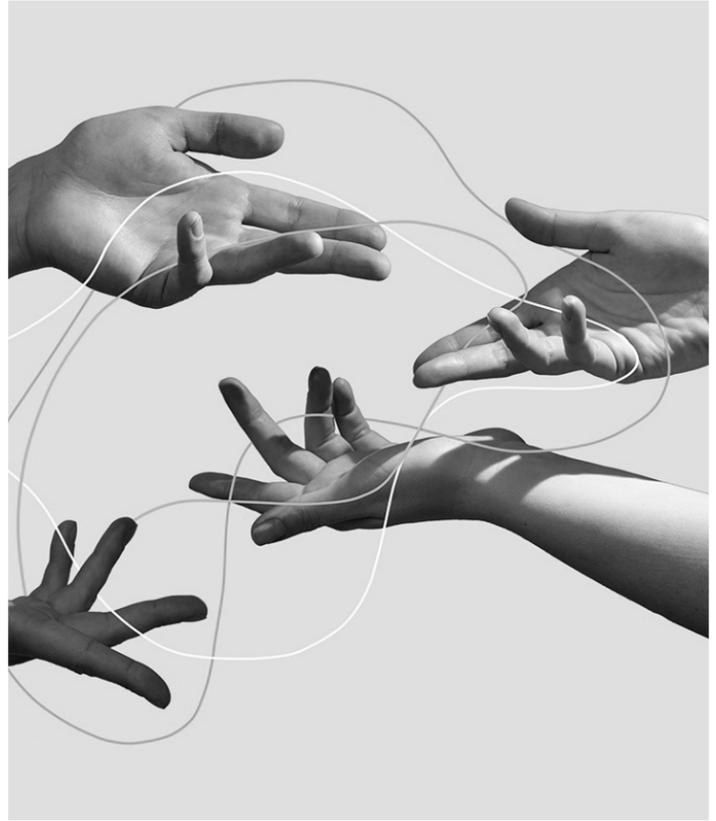
Lettre (factice) de Barbara Cassin à Kaoutar Harchi (Brigitte)

Je reviens d'un colloque durant lequel une question essentielle à mes yeux a pointé le bout de son nez. Ce colloque principalement dirigé sur le sens des langues, leur origine, les cultures y afférentes, etc. a suscité bien des réflexions.

Je me suis rendu compte qu'on parle beaucoup de la différence des mots, de leur signification et rarement de ce qui en découle. Je veux dire, l'impact des mots sur la construction de notre personnalité.

Tout ce qu'on peut nous dire depuis notre plus tendre enfance reste gravé dans notre mémoire et se traduit à la longue dans nos comportements, dans nos pensées, dans nos programmations aussi. Et, de génération en génération, la signification des mots employés évolue au fil des événements. Par exemple, si bambins nous apprenons la langue de nos parents, selon le tracé de notre vie, ces mêmes mots évolueront au gré de nos expériences, de nos ressentis. Ils seront transformés, leur sens évoluera et, ce qu'on nous disait avant, voudra exprimer tout-à-fait autre chose dix ou vingt ans plus tard.

Je pense aussi aux familles déracinées. Celles qui, sous la pression de leur nouvel environnement, sont demandées de s'adapter, d'apprendre une autre langue (ce qui petit à petit interférera dans leur langue d'origine) et ceci modifiera leur façon de penser. La génération qui n'aura pas connu ses racines, le pays d'origine de ses parents, changera à jamais la culture tant aimée des parents.



Edouard Glissant à Fatou Diome (Bernadette)

Chère Fatou,

J'espère que tu vas bien et que l'inspiration s'empare encore un fois de toi.

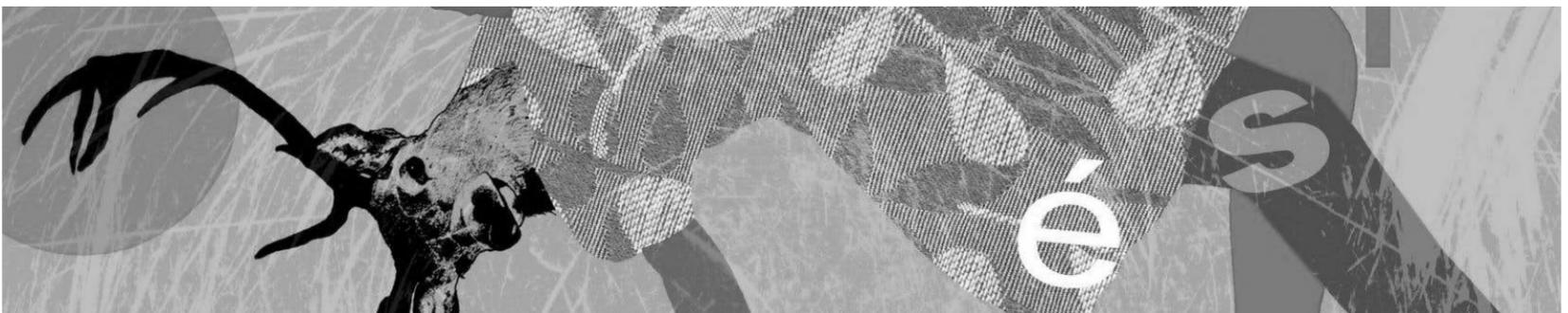
Je t'écris du train, au retour de cette conférence sur l'avenir du langage, dont je t'ai parlé. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à toi. Tu sais combien j'apprécie ton franc parlé, cette capacité que tu as de dévoiler ce que d'autres veulent taire, au nom de la bienséance, de valeurs obsolètes, ou dans le seul but de garder le pouvoir. Toi, forte de ta race, tu divulgues, enseignes, révéles, et par là même t'avances dans ce monde sur ce mode qui me tient tant à cœur. Tu sais : cette nécessité d'un langage qui offre milles fruits à la relation.

Oui, d'autres me targueront de fou, de naïf, pensant que je suis juste bon à chanter avec les alouettes mais je voudrais rendre à ces langues encore plus d'animalité. Pourrais-je me faire bien comprendre ? Déjà tu uses, abuses de la musique et de son rythme dans tes récits. Allons plus loin encore. Osons la rime et ses contredanses, mais aussi l'onomatopée ! Nous pourrions croiser langue écrite, parlée et mouvements du corps, de ceux, sacrés, qu'investissent les voix de nos plus lointaines consciences, et celle de ceux avant nous. Nous sommes liés de tout ce qui nous entoure, assumons-le, laissons-nous en sentir toute la saveur, avant de la rendre, sous forme de chants, de cris, pourquoi pas ?

Je sais, la pente est raide. Ils nous traiteront peut-être de sauvages aux abracadabrantes idées.

Mais attends, laissons-nous emporter par la poésie corporelle, qu'elle s'ajoute à nos pensées. Que ces corps transpirent et nous transportent encore plus loin que nos mots. Qu'en penses-tu ?

S'il te plaît, prends le temps d'y réfléchir, j'aimerais que ta force perce bien au-delà de ceux qui parlent ton propre langage.



Kaoutar Harchi écrit à Mr Glissant (Christine)

Bonjour Monsieur Glissant,

Votre discours de fin de colloque était rafraîchissant. Archipélisation des langues, ce concept aux teintes ensoleillées de l'orientalisme romantique fait rêver. Votre vision poétique de l'avenir des langues et de leur diversité ne manque pas de charme. Il vous offre un champ de liberté qui, hélas, nie la réalité historique.

Je suis un ces écrivaines tenaces, abreuvée de Malraux et de Sarthe, à l'école de Jules Ferry pour enfants indigènes et musulmans de ceux qui ont nourri l'espoir d'une reconnaissance de la littérature française dans son fief parisien. J'ai rompu le lien qui me liait à ma langue maternelle, cordon ombilical une deuxième fois sectionné. Nous avons appris que nous ne pouvions aspirer qu'au prix de littérature étrangère si notre œuvre se moulait au carcan d'une pensée assimilationniste.

Vous semblez ignorer les politiques de colonisation culturelle menée en filigrane depuis des millénaires. Aux conquêtes territoriales par les armes, l'imposition d'une langue par la force a souvent succédé afin d'asseoir l'autorité des vainqueurs sur les peuples autochtones.

Le latin est resté la langue de l'élite administrative et du pouvoir religieux pendant plusieurs siècles. Grâce aux lumières, le français a eu son heure de gloire. Du Québec à l'Oural, aristocrates et colonels étaient francophiles. Maintenant les sciences et les lois s'écrivent en anglais. Les flux de capitaux surfent sur le même idiome.

Dieu, merci votre suffisance occidental-centrée est d'un autre temps. "EXIT" scandent des panneaux verts dans les aéroports du monde entier. Fransquillonner tout seul. L'Asie se déploie, avide de progrès, et les nouvelles technologies parlent en bits et logarithme.

Adieu,
Kaoutar Harchi

Akira Mizubayashi écrit à Daniel Pennac (Jeanine)

Me voici donc dans ce train qui me ramène à Paris au terme de ce colloque dont je t'ai parlé.

Ah, Paris, je suis à la fois

Comment dire ? nanto ittara iika ?

Impatient et frustré. Depuis que je me suis emparé de la langue française, j'ai perdu le japonais pour toujours dans sa pureté originelle. Comment est-ce possible ? Ma langue d'origine a perdu son statut de langue d'origine. Elle est pourtant ancrée, "ensemencée" au fond de moi, "déjà là", verticale.

Cependant les mots me manquent dans cette langue pour exprimer ce qui se pense en moi.

En ce qui concerne mon apprentissage, malgré mes études, mes recherches, mes errements, je me sens toujours à la fois éloigné et proche.

Comment dire ? Nanto ittara iika ?

Il me reste une étendue immense à parcourir, cette langue de Molière, de Rousseau, conserve toujours des recoins inexplorés, des vides à remplir, des espaces à conquérir...

Mais tu sais déjà tout cela.

Quel regard les autres portent-ils sur moi ? Me voient-ils comme un étranger ? Suis-je étrange à leurs yeux ? Malgré ma bonne maîtrise de la langue, à quel moment vont-ils remarquer que le français n'est pas ma langue d'origine ? Que cette langue m'a accueilli, qu'elle m'est venue de loin.

Comment puis-je me retrouver non pas en face de ceux qui m'accueillent mais à côté et peut-être avec ?

Toi qui me connais bien, as-tu des réponses à ces questions ?



Entrevue avec Mme Nilima Changkakoti, professeure à l'Université de Genève, à propos de son intervention au colloque « A la rencontre de l'autre : Poétique du malentendu » (Michaël)

X – Mme Chandkakoti, comment pourrais-je résumer à mes étudiants adolescents votre intervention ?

Mme C – Votre question est judicieuse et précieuse en ce moment particulier de l'Histoire. Comment aborder l'autre sans en avoir peur, quelles clés utiliser pour accéder à la richesse de la rencontre ?

Prenez des cercles symbolisant des personnes étrangères l'une à l'autre ; la rencontre est signifiée par les marges résultant du croisement des cercles, leur intersection comme un diagramme multiple en mathématiques.
Le maillage obtenu sont les interrelations.

« Les marges constituent des zones intermédiaires où s'aménagent diversité et création ». Il faut l'espace de l'entre-deux ou la différence de se déplacer et se mettre en position d'étranger pour avoir le droit d'entrer dans le territoire de l'Autre, ce qui implique une certaine humilité.

Lettre de Barbara Cassin à Tiffany Mac Daniels (Pascale)

Je viens de terminer un colloque organisé avec quelques amis passionnés des questions de traduction. On ne se connaît pas encore Tiffany, mais j'aimerais que l'on se croise un de ces jours. Je viens de terminer votre livre Betty, et il m'a bien chamboulée.

Je cherche depuis longtemps à travers mes multiples voyages dans les langues à capter cette marge qui nous oblige à chercher la correspondance, le point de rencontre, ce qui fabrique la Relation aurait dit mon ami Edouard Glissant.

Ma collègue Christine le charrie souvent d'ailleurs, dans son optimisme imperturbable à défendre une archipélisation des langues. Une vision qui me va encore bien, avec l'idée d'une frontière poreuse entre les langues, et qui ainsi se fécondent.

Ce qui m'intéresse, c'est ce qui naît de de cette fécondation. Peut-être une nouvelle façon de nommer le réel ?

D'ailleurs je me demande si ce n'est pas cela qui fabrique la langue au fur et à mesure, de manière générale, une nécessité de faire apparaître une réalité non encore dite, à partager ou à dénoncer. Une langue ça vit avec ce qu'on invente dans nos manières de vivre.

Ce qui me fait vous écrire après notre colloque, c'est la question des langues des indiens d'Amérique du Nord.

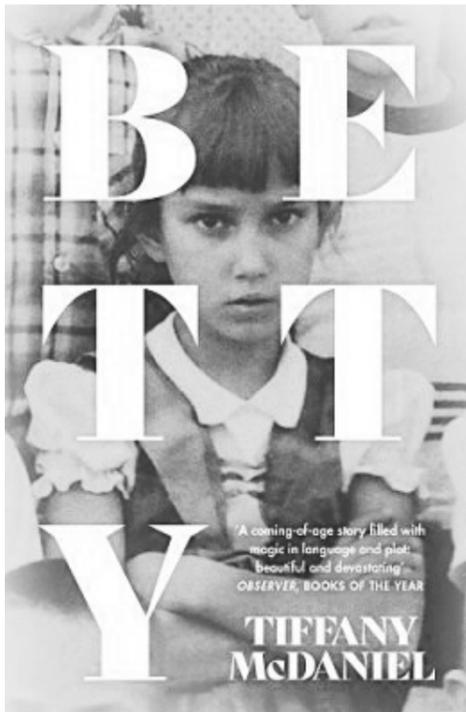
J'aime cette manière imagée que fait apparaître votre écriture, d'une pensée intuitive toujours accrochée à la nature, une Nature mère. Votre roman témoigne de ce qui s'enrichit et se perd quand on naît dans une famille entre deux cultures, du drame de la domination, et de l'inévitable trahison.

Comment rendre quelque chose de nos poèmes ? de nos chants ? Peut-on chanter Porgy and Bess quand on est blanc ? Je veux le croire.

La langue c'est tout ce que nous avons pour transmettre nos images mentales, nos impressions, nos sentiments, notre pensée. Même si les mots ne suffisent pas, ils disent aussi dans les creux.

Et de toutes façons, ce n'est pas parce qu'on parle la même langue que l'on se comprend mieux, ce serait trop simple. Mais peut-être que passer par d'autres langues, d'autres univers donc, d'autres mondes n'hésiterait pas à dire mon ami Edouard, alors nous avons une chance de stopper la domination, non seulement d'une langue, mais de tout ce qui va avec.

J'aime encore bien cette idée abordée ce colloque, de la nécessité de se faire étranger pour entrer dans le territoire de l'autre. De cette manière il faudrait repartir à zéro, chausser de nouvelles lunettes pour regarder nos habitudes comme des questions, les voir sans évidence.



[...] la double appartenance au japonais et au français. L'un a surgi en moi ; il s'est ensemencé au fond de moi ; [...] il était toujours déjà là ; il est, si j'ose dire, de constitution verticale. L'autre, c'est la langue vers laquelle j'ai cheminé avec patience et impatience tout à la fois ; je me suis déplacé vers elle ; c'est celle que je suis allé recueillir tandis qu'elle m'a accueilli en elle ; elle m'est venue de loin, avec un retard considérable de dix-huit ans. Elle est de nature horizontale, d'une étendue immense qui conserve toujours des recoins inexplorés, des vides à remplir, des espaces à conquérir.[...] A. Mizubayashi

[...] On ne va pas parler anglo-américain partout dans le monde. Il y a un moment où l'anglo-américain se répand parce qu'il a l'appui des forces techniques, du cinéma, de la télévision, du système informatique dont le langage est un langage anglo-américain. Mais cela ne va pas durer parce que l'archipélisation du monde fait qu'il y aura forcément une archipélisation des langages. Et les langues cesseront d'avoir des hiérarchies. Pour moi, la langue française est précieuse, même fondamentale, mais pas plus importante que la langue hongroise, polonaise ou suédoise. Il n'y aura donc plus de hiérarchie entre les langues. [...] E. Glissant

Le seul fait qu'il existe deux mots en anglais (freedom et liberty), pour un seul mot en français (liberté), et aussi pour un seul mot allemand (Freiheit, de même étymologie que freedom), est très intéressant. Le mot français implique, comme en latin, le droit du sang, une liberté de père en fils. Alors que le terme allemand désigne d'emblée la liberté de compagnons solidaires et égaux au combat. Cela produit des réflexions philosophiques et politiques qui ne sont pas les mêmes. Cela produit ou c'est produit par, je ne sais pas dans quel sens va la causalité, mais disons qu'on sent là vibrer la différence des langues. B. Cassin

*C'est donc bien dans le passage des frontières internes et externes et dans les espaces ainsi délimités que la rencontre peut se développer. « Le fondement constitutif de toute rencontre est l'altérité de l'autre, l'altérité de nous par rapport à l'autre et l'altérité de nous par rapport à nous-même » (François La Cecla, Le malentendu, 2002, p.103)
Le droit d'entrer dans le territoire de l'autre implique de se mettre en position d'étranger, ce qui implique un départ à zéro, une certaine humilité [...]*

*La frontière lest le lieu de transformation de l'identité en identité de passage : je passe la frontière et je suis non seulement ailleurs mais peut-être déjà un autre. (François La Cecla)
N. Changkakoti*

Mon adolescence est restée à Nedjma et mon enfance à ma mère. Avant d'être ligotée dans sa camisole de silence, ma mère était ma muse et ma musicienne, ma première source de poésie, puis ma partenaire de théâtre. L'école française nous a séparés. Elle a voulu voyager avec moi dans ce nouveau territoire des mots. D'une voix candide et non sans tristesse, ma mère me disait : « Puisque je ne dois plus te distraire de ton autre monde, apprend-moi donc la langue française... » K Harchi (citant Kateb Yacine)



Documentaire

Edouard Glissant,
la créolisation
du monde